

80Ye
144/65
(29)

LA POESIE N° 29

Lucie DELARUE-MARDRUS

TEMPS PRÉSENTS

LES CAHIERS D'ART ET D'AMITIÉ

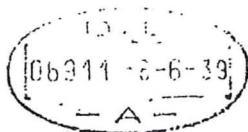
PAUL MOUROUSY
PARIS MCMXXXIX

TEMPS PRÉSENTS

8^o 9c

14765

(29)



LA POESIE N° 29

Lucie DELARUE-MARDRUS

TEMPS PRÉSENTS

LES CAHIERS D'ART ET D'AMITIÉ

PAUL MOUROUSY
PARIS MCMXXXIX

De

« TEMPS PRÉSENTS », 29 ballades par Lucie Delarue-Mardrus formant le vingt-neuvième volume de la collection « La Poésie » aux Cahiers d'Art et d'Amitié dirigés par Paul Mourousy, il a été tiré à part cinquante exemplaires sur Vélin Pur Fil Lafuma numérotés de 1 à 50, formant proprement et authentiquement l'édition originale.

Copyright by « Les Cahiers d'Art et d'Amitié » dirigés par Paul Mourousy, Paris Mars 1939.
Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation interdits pour tous pays y compris la Russie (U.R.S.S.)

PRÉFACE

Ne pas croire surtout de Mardrus-Delarue
Que ce petit bouquin fut écrit tout de go.
Bien au contraire ! Étant de purisme férue,
Elle exige qu'un vers soit de l'or en lingot
Et ne peut supporter le style visigoth,
Ni qu'un poème soit, de nos jours, une loque.
... Et, maintenant, à nous et l'*item* et l'*ergo*,
Car ces ballades-ci parlent de notre époque.

Politique, impôts, sports, le giton et la grue,
Les juifs, et la rombière au profil de magot,
L'avion dans le ciel, les croquants dans la rue,
Tout un stock va vers vous voguer à plein cargo
Sur quoi mettra la mort le suprême embargo.
Que de sujets offerts à quiconque se moque !
Plus d'un couplet, d'ailleurs, sentira le fagot,
Car ces ballades-ci parlent de notre époque.

La ballade a ceci pour elle, accorte et drue,
Qu'elle admet au besoin le gros mot et l'argot.
Ironique avant tout et parfois incongrue,
Cette perle n'est point pour les pieds du nigaud.
Sa science, aux rimeurs, donne le vertigo ?...
Nonobstant catachrèse et malgré synecdoque,
Tant d'art, heureusement, n'exclut aucun ragot,
Car ces ballades-ci parlent de notre époque.

ENVOI

Que le présent ouvrage, ô lecteur, ne te choque !
Il use, j'en conviens, du bec et de l'ergot
Et n'épargne bourgeois, canaille ni gogo...
— Mais ces ballades-ci parlent de notre époque.

BALLADE DES ROMBIÈRES

Corps déjetés et figure assortie,
Quand elles vont, suscitant nos burins,
Dans le Saint-Lieu tendre devers l'hostie
Leur lèvres blêmes où se dressent des crins,
Les anges blancs ne sont-ils pas chagrins ?
Mort, ce pendant, leur prépare des bières,
Et fossoyeurs leur creusent des terrains.
— Mais que le ciel confonde les rombières !

Plus ne pouvant être de la partie,
L'âge, partout, leur ayant mis des freins,
Dans leur fureur d'aller vers la sortie,
Contre jeunesse aux minois purpurins
Vont caquetant comme de vieux serins.
Bientôt, pourtant, ne boiront vins ni bières,
Quand leur fumier fera germer des grains.
— Mais que le ciel confonde les rombières !

Ne comptons plus que sur épizootie !
Lors, les démons s'installant leurs parrains,
Elles ceindront la couronne d'ortie
Qui siéra mieux que leurs vieux galurins.
Et, chevauchant balais à quatre brins,
Ces paquets d'os conservés à Plombières
Dans les enfers iront chauffer leurs reins.
— Mais que le ciel confonde les rombières !

ENVOI

Dames du fiel, régentes des tourbières,
Empérières des infernaux purins,
J'ai deviné vos souhaits souterrains.
— Mais que le ciel confonde les rombières !

BALLADE DES CHEVEUX COUPÉS

Foin de la toison d'immortelle
Qui nous tombait jusqu'au talon !
Les cheveux poudrés ? La dentelle ?
Nous avons, nous, pris du galon.
A nous haut de forme et melon !
Transformons le vieil anathème
Qui pesait sur nous comme plomb :
L'esprit court, les cheveux de même.

Rien, une toute petite aile
Suffit au minois brun ou blond.
« Oh ! C'est si commode !... » dit-elle.
Mais le coiffeur, en son salon,
Dix fois par mois fait le frelon
A l'entour de ce chrysanthème,
Répétant, devise ou flonflon :
« L'esprit court, les cheveux de même ».

Voire à l'époque où l'on dételle,
Soit-elle échalas ou ballon,
Sous les ciseaux elle pantèle.
(Qu'en dirait monsieur Fénelon ?)
A sa crinière d'étalon
Si les crins manquent, l'on en sème.
Dorés ? Gris ? Blancs ? Noirs ? C'est selon.
— L'esprit court, les cheveux de même.

ENVOI

O chignon, ô vieux diadème,
Rejoins les cendres d'Absalon !
Nous tenons, nous, le bon filon :
L'esprit court, les cheveux de même.

BALLADE DE QUELQUES DAMES
LÉGIONNAIRES

(avec mon respect à beaucoup d'autres)

Sous les yeux ronds des peuples étonnés,
La France met au féminin ses gloires.
Or Bonaparte et tous ses galonnés,
Voyant passer tant de dames notoires
Se doutent-ils, outre quelques pourboires,
Qu'elles ont dû, pour gagner ces faveurs,
Longtemps servir, travaux préparatoires,
Sainte Putain, patronne des honneurs ?

O grands soldats qui furent les aînés,
La femme ayant impudeurs péremptoires,
Leur boutonnière est où vous devinez.
Vous bombiez, vous, plastrons ostentatoires,
Mais notre siècle a changé de victoires,
Et *Haut les Culs* remplace *Haut les Cœurs*.
— Ah ! que tu sais de petites histoires,
Sainte Putain, patronne des honneurs !

Les cheveux teints et les appas fanés,
Qu'importe !... Un jour ministres provisoires
Dans ces restants viennent fourrer leur nez.
Poches à fiel, sous les lacrymatoires,
Tout aussitôt de verser gouttes noires,
Larmes de joie où le fard joint ses pleurs.
— Va, ruban rouge, orne leurs promontoires !
Sainte Putain, patronne les honneurs.

ENVOI

Héros obscurs, ô mères, quels prétoires
Honoront vos courages, mes sœurs ?
Ah ! prends pitié des malheureuses poires,
Sainte Putain, patronne des honneurs !

BALLADE DE LA CONFUSION DES GENRES

Paris, comme on le sait, est ville fantaisiste,
C'est pourquoi l'on y voit mêlés tous les partis
Mais, de l'apache au snob, du pompier au cubiste,
De tels échantillons seraient mal assortis
Si les Parisiens n'étaient, à l'origine,
D'un très conciliant caractère investis.
Aussi tout va bien mieux qu'on ne se l'imagine,
Car les Parisiens sont, au fond, si gentils !

S'il n'en était ainsi, comme ce serait triste !
Heureusement, les chocs sont partout amortis.
On s'en tire aux dépens, même, du moraliste.
Chacun sait s'arranger au mieux. (Voir invertis).
Au banquet de Socrate expliquant l'androgynie,
D'une excuse, à jamais, Phèdre les a nantis.
Aussi confondent-ils figue avec aubergine,
Car les Parisiens sont, au fond, si gentils !

La dame couturier et le monsieur modiste
Nous ont à ce micmac dès longtemps convertis.
Ces genres transposés sont, pour le linguiste,
Il faut en convenir, de constants démentis,
Mais que l'objet aimé soit Régis ou Régine
Ne gêne nullement les costauds bien bâtis,
Non plus, pour tel tendron, que frangin soit frangine,
Car les Parisiens sont, au fond, si gentils !

ENVOI

Charmant valet de cœur, si tu dois faire Argine,
Si les petites sont quelquefois des petits,
Ça va ! La misoandre admet le misogyne,
Car les Parisiens sont, au fond, si gentils !

BALLADE DES AILES

D'un avion perdu qui dans le ciel s'efface
J'entends passer là-haut le dur bourdonnement,
Et si mes yeux levés ne suivent pas sa trace,
Tout mon esprit tendu l'escorte sombrement.
Car ce songe étoilé qu'on nous fit faire, il ment !
Puisqu'enfin tu naquis, aigle humain, toi qui braves
Et l'azur et l'orage, à nous le ciel !.. Vraiment ?
Des ailes ? Nous aurons des groins dans des caves.

Monter plus haut, honneur de la moderne race !
Quand les siècles passés rampaient si lourdement
Sans espoir de jamais s'élancer dans l'espace,
Nous, d'un bond nous avons crevé le firmament.
C'est ainsi qu'attirés par un sublime aimant,
Ayant réalisé ce rêve de dément
De n'être plus du sol les éternels esclaves,
Notre envergure s'ouvre et plane immensément.
Des ailes ?.. Nous aurons des groins dans des caves.

Plus de visage. Un masque animal le remplace.
Cet éther violé n'est plus qu'étouffement.
Femmes, vieillards, enfants, tout un peuple s'entasse
Sous terre, dans la peur et le gémissement.
Faisant tonner la mort et partout la semant,
L'horreur passe au zénith sur deux ailes concaves.
Quoi ? Cueillir quelque étoile ainsi qu'un diamant ?
Des ailes ?.. Nous aurons des groins dans des caves.

ENVOI

O démon ! Qu'as-tu fait de notre enchantement ?
Un naufrage de plus dont flottent les épaves.
Où donc est le recours ? Où donc le talisman ?
Des ailes ?.. Nous aurons des groins dans des caves

BALLADE DE LA POLITIQUE

En même temps que bluff, publicité, combine
Auront donné sa marque à l'âge du moteur,
Pour faire voir ses crocs retroussant sa babine,
Chaque peuple, aujourd'hui, se veut gladiateur.
Qui n'a pas désormais son petit dictateur ?
Le communisme seul n'envisage qu'apôtres.
Egalité partout et pas de chef. Menteur !
Ils sont tous emmerdants, les uns comme les autres.

Hitler qui va trop fort, la France qui lambine,
Tourbillon d'une part et de l'autre lenteur,
Va-t-on longtemps encor s'offrir notre bobine ?
Guerres, grèves, impôts, décrets, O Créateur
Vous qui de nos tourments êtes le spectateur,
En ce siècle agité quels desseins sont les vôtres ?
Ici la liberté, là le libérateur,
Ils sont tous emmerdants, les uns comme les autres.



De faillite en terreur, on ronchonne, on turbine ;
Ah ! qu'on aimerait mieux ouïr quelque chanteur
Ou bien voir Arlequin courtoiser Colombine !
Du bien-vivre, après tout, chacun est amateur,
Et le joli printemps a toujours sa senteur.
Mais où qu'on aille, hélas ! canon ou patenôtres,
Faucille du soviet ou faisceau du lecteur,
Ils sont tous emmerdants, les uns comme les autres.

ENVOI

O Paix ! Beau champ de blé qui n'es plus rien qu'épeautres,
Quel démon t'envoya ce souffle destructeur ?
Mais, à la fin, pourquoi nous donner un tuteur ?
Ils sont tous emmerdants, les uns comme les autres.

BALLADE DE L'ASTROLOGIE

Levant les yeux devers le ciel nocturne,
Loin d'admirer, à l'entour du croissant,
Tant d'astres d'or répandus à pleine urne,
Cherchons plutôt ce qui pour nous descend
Ou descendra de ce ciel menaçant,
Car, notre terre étant par lui régie,
Nous apprenons qu'ancien ou récent
Notre malheur, c'est de l'astrologie.

Le monde, las de tremper son cothurne
Dans un ruisseau de larmes et de sang,
Rêvant de paix, espère, taciturne,
Voir s'arrêter ce massacre incessant.
Mais, sans répit et partout entassant
Cadavres chauds sur la terre rougie,
Mort n'ouït point notre tragique accent.
Notre malheur, c'est de l'astrologie.

Guerre partout ? Il paraît que Saturne,
Pris tout soudain d'un désir indécant,
De son anneau trop étroit, cette turne,
Veut s'échapper, étalon cent pour cent,
Pour conter flamme à planètes passant,
Dont il appert, martyrs de cette orgie,
Que, nonobstant nos raisons, (c'est vexant !)
Notre malheur, c'est de l'astrologie.

ENVOI

Veuille souffler comme simple bougie
Ces excités du ciel, ô Tout Puissant !
Puisque (fais vite, ô Seigneur, c'est pressant !)
Notre malheur, c'est de l'astrologie.

BALLADE DU FISC

Impératif et discourtois,
Bien pis que la fièvre maligne
Dont on se tire quelquefois,
Sans cesse le fisc nous fait signe,
Et quiconque ne s'y résigne,
Malheur à lui ! Car, un jour, toc !
Deux mains de fer jettent l'indigne
Dans les mâchoires de Moloch.

Qu'on était heureux, autrefois !
Savaient-ils leur bonheur insigne,
Les grands et les petits bourgeois
Et le peuple, qui, sans consigne,
Chacun en paix suivant sa ligne,
Menant une existence *ad hoc*,
Ignoraient cette peur qui cligne
Vers les mâchoires de Moloch ?

Aujourd'hui que les décrets-lois
De chacun achèvent la guigne,
Hélas ! sur le vieux sol gaulois,
Plus de vigneron dans sa vigne !
L'état passe, presse, égratigne...
— Taille et gabelle au cœur de roc,
A vous le niveau rectiligne
Grâce aux mâchoires de Moloch !

ENVOI

O nous qu'un œil féroce guigne,
Endurance à son dernier stock,
Amen ! Chantons le chant du cygne
Dans les mâchoires de Moloch !

BALLADE DE LA T. S. F.

Que dirait aujourd'hui le défunt moyen âge,
Voyant jusqu'où l'humain fit naviguer sa nef,
Que mots émerveillés, que saluts et qu'hommage ?
Grise mine, pourtant, colère, insulte... Bref !
Si nourrissons ainsi dans notre esprit grief,
C'est que le conte bleu devient pour nous mal heure,
Car, avant de t'avoir, magique T. S. F.,
Nous connûmes jadis la vie intérieure.

Certes, dans tes bons jours, à toi notre suffrage !
Quand l'orchestre écouté s'adonne d'un vrai chef,
Ou quand l'orgue invisible offre son bel orage,
Ou si la voix qui chante a science et relief
(Et le programme allant de Bach à Prokofieff,)
Lors l'extase aux yeux clos emplissant la demeure,
L'église musicale ouvre pour nous sa nef.
Nous connûmes jadis la vie intérieure.

Mais trop souvent, hélas, flonflons et radotage
Sont supplices haïs par nous au premier chef.
Trop souvent, subissant quelque affreux voisinage
Quand le poste à côté viole notre fief,
Trouble la rêverie et supprime le ket,
Et les nerfs se nouant jusqu'à ce qu'on en meure,
On se répète, aux sons du concert jamais bref :
« Nous connûmes jadis la vie intérieure.

ENVOI

O radio barbare ! Ou qu'on rie ou qu'on pleure,
S'il faut chaque matin entendre derechef
Ta sottise adressée au populo, méchef !
— Nous connûmes jadis la vie intérieure.

BALLADE DU CINÉMA

Chers passés, anciens arômes !
Quand, écoliers dans nos pensions,
Vers les cirques, les hippodromes,
Le théâtre et ses fictions,
Impatients, nous nous poussions,
Savions-nous, la joue écarlate,
Que de telles émotions
Deviendraient vieilles notions
A l'âge de l'image plate,

Que dans les cinémas, royaumes
Où tourniquent des Ixions,
On vouerait la foule aux fantômes
Parmi des acclamations ?
Que, privés de pulsations,
Sans que nulle couleur n'éclate
Parleraient des abstractions
A l'âge de l'image plate ?

Dévorant manuscrits et tomes
Pour en nourrir leurs actions,
Ces spectres, ces vapeurs de bromes,
Pâles mystifications,
Osent mille indiscretions,
(Jusqu'à Jésus devant Pilate !)
Mais tant de déclamations
Sont l'âge de l'image plate.

ENVOI

O public ! La star qui te flatte
N'a nul droit à tes passions :
N'ayant que deux dimensions,
Hélas ! C'est une image plate !

BALLADE DE LA SEMAINE DE BONTÉ

L'humain, c'est un fait, est méchant.
Du clabaudage à la tuerie,
Il fait le mal. C'est son penchant.
Or, jadis, le Fils de Marie
Fut, sacrilège boucherie,
Mis en croix pour l'humanité.
Mais cela vaut-il, je vous prie,
Notre Semaine de Bonté ?

Qu'existe-t-il de plus touchant
Que cette noble confrérie ?
Sans messe, sermon ni plain-chant,
Eau bénite ni momerie,
Soulageant les maux en série,
Je vous le dis en vérité,
Notre vrai Sauveur (qu'on le crie !)
C'est la Semaine de Bonté.

De l'aurore au soleil couchant,
Bienfaisante et douce Egérie,
Elle fait cesser sur le champ
Jusqu'à la moindre fâcherie.
Aussi, grâce à cette féerie,
Fini de la mauvaiseté !
La source du mal est tarie
Par la Semaine de Bonté.

ENVOI

Je te salue, ô charité !
Merveilleuse est ton industrie :
Sur douze mois de vacherie,
Une semaine de bonté.

BALLADE DES SPORTS

Moi je critiquerais les sports ? A Dieu ne plaise !
Je vous admire tous, gaillards sans pantalons
Qui, caleçons au vent, vous ébattez à l'aise,
Remplissant les journaux d'articles plutôt longs.
Jeux Olympiques ! Oui ! L'on voit des Apollons
En lutte, comme au temps de Mars et de Bellone !
... Mais Sophocle, à ces jeux, obtenait ses galons
En présentant *aussi* son Œdipe à Colone.

— De quoi nous parle-t-on ? Bien sûr d'une foutaise !
Nous, suant au soleil, bravant les aquilons,
Rugby, foot-ball ou cross, à nous la langue anglaise !
Car nous la pratiquons tout comme vos salons
(Sans en savoir un mot s'entend, hein, mes colons ?)
A Paname, en province et même à Barcelone !
— Bravo, messieurs, bravo ! Ruez dans vos ballons !
... Mais quand écrirez-vous un Œdipe à Colone ?

— « Mais c'est un tic ? De quoi ? La mort de Louis Seize ?
Nous ne parlons jamais que sport,... quand nous parlons.
D'ailleurs nous préférons nous taper sur la fraise.
Entendez-vous les coups tomber comme grelons ?
La boxe veut des poings plus durs que des pilons.
Et puis, aussi, le fric est là qui nous talonne.
Du muscle et de l'argent, c'est ça que nous voulons !
— Mais Sophocle écrivait son Œdipe à Colone...

ENVOI

Jeux Olympiques ? Non ! Brisée est la colonne.
Laurier grec ! Pour coiffer ces vainqueurs bruns ou blonds,
Attends qu'ils soient montés de quelques échelons.
— Car Sophocle écrivait son Œdipe à Colone.

BALLADE DES PAUVRES JUIFS

A pas de loup, tout doux, ils sortent du ghetto,
Cherchant place ici-bas moins inhospitalière,
Et, bravant sans parler la haine et le veto,
Quand, sous les coups de pied, croule leur fourmilière,
Ils pendent néanmoins partout leur crémaillère,
Et dans tous les foyers introduisent leur pif.
Jésus tout le premier sut avoir la manière.
— Le peuple élu de Dieu, dit la Bible, est le juif.

Gui sur le chêne, lierre étouffant le château,
Le chêne et le châtau, sous ce gui, sous ce lierre,
Se doivent d'élaguer l'envahissant étiau.
De même poivre et sel dosés dans la cuillère
N'impliquent pas verser poivrier et salière
Tout entiers, par erreur, dans le jus du rosbif.
Deux juifs, c'est un de trop. Qu'en penserait Molière ?
— Le peuple élu de Dieu, dit la Bible, est le juif.

Nécessaires, chacun s'en sert sous le manteau,
(Hein, chrétiens ?) de façon plus ou moins régulière.
... Mais qu'est-ce ? Au mur des pleurs, déchirant lamento,
Les voici revenus devant leur vieille pierre.
Et nous, les pieds au chaud dans notre chancelière,
Allons-nous applaudir si, le cœur mis à vif,
(Coups, injustice, exil,) saigne une race entière ?
— Le peuple élu de Dieu, dit la Bible, est le Juif.

ENVOI

Dieu d'Israël, entends, même s'il est fautif,
Ton peuple sangloter son ardente prière.
Arrête, Adonaï, cette horreur journalière !
Le peuple élu de Dieu, dit la Bible, est le juif.

BALLADE DU CŒUR

On connaît le cœur viscéral,
Simple pièce d'anatomie,
Et puis le cœur sentimental,
Amour de l'ami pour l'amie.
Chacun à sa physionomie,
On ne saurait se fourvoyer.
Mais, nous apprend l'Académie,
Dans les vers, le cœur n'est qu'un pied.

En mer, c'est le cœur animal,
Quand l'âme elle-même est vomie,
Qui souffre et se plaint de son mal.
En amour, volupté gémit
Ou bien larmes de Jérémie,
C'est l'autre qu'il faut employer.
Mais, avec plus de bonhomie,
Dans les vers, le cœur n'est qu'un pied.

Jouant le rôle principal
Dans notre humaine économie,
S'il stoppe, c'est le coup fatal.
Et, centre d'une astronomie,
Règlant l'orage et l'accalmie,
Dans le sentiment, comme il sied,
Il tient une place et demie.
Dans les vers, le cœur n'est qu'un pied.

ENVOI

O pauvre cœur qui ne peux mie
Cesser de battre ou flamboyer,
Va ! Plus tranquille que momie,
Dans les vers, le cœur n'est qu'un pied.

BALLADE DE LA BALLADE

La ballade n'est pas une ode
Et veut moins de souffle que d'art.
Maître Villon en fit son mode,
Louange au génial pendard !
Mais je vois d'ici l'auto-car
Qu'évoque ce mot de Ballade.
Ne pas confondre pourtant, car
Il y a ballade — et balade.

Voici pour en fixer le code :
Cherche tes trois rimes à part.
(Certes ce choix n'est pas commode !)
Si tu ne les as au départ
Plus d'un couplet sera bâtard
Et ton poème bien malade,
Mais tu le sentiras trop tard.
— Il y a ballade et ballade.

Or, ce rythme vieux comme Hérode
Veut qu'on attelle bien son char.
Il ne souffre nul vers apode.
Modern-Style ? Non ! En retard.
Mais, cruel javelot qui part,
(Comme on eût dit dans la Hellade,)
C'est dans son refrain qu'est son dard.
Il y a ballade et ballade.

ENVOI

Ici je suis comme un couard,
Car j'ai l'esprit en marmelade.
Pour le reste... apprends autre part
Qu'il y a ballade et ballade.

BALLADE DE MES POUPÉES

Ce n'est pas un jeu de massacre,
Mais, jaunes, verts, rouges et bleus,
Gentils pantins, frais simulacres,
Peut-être même petits dieux.
Quels qu'ils soient, je les aime mieux
Que telles visites huppées.
A l'écart des gens ennuyeux,
Moi, je regarde mes poupées.

La nuit, parmi la fumée âcre
De mon tabac voluptueux,
Je crois voir remuer la nacre
Des immobiles petits yeux.
Elles sont trente, deux à deux,
Au-dessus des livres campées.
L'ombre a des craquements ligneux.
Moi, je regarde mes poupées.

Au loin, un taxi, quelque fiacre,
Promène un couple d'amoureux.
Seule au travail, je me consacre
A mon rêve laborieux.
Je pourrais aussi, mais ne veux.
J'aime mieux d'autres échappées.
Cependant qu'ils font l'amour, eux,
Moi, je regarde mes poupées.

ENVOI

Je n'ai que trop, monde orageux,
Connu le goût de tes lippées!
Tandis que mon cœur se fait vieux,
Moi, je regarde mes poupées.

BALLADE DU FEU

La cheminée est un théâtre
Où l'on voit le drame du feu.
La nuit, assise au coin de l'âtre,
J'assiste, pensive, à ce jeu.
C'est tout un enfer qui se meut,
C'est tout un orage qui tonne,
Et voici, brûlant camaïeu,
Les grandes couleurs de l'automne.

Par ici le ballet folâtre
De plus d'un petit esprit bleu,
Par là le bois opiniâtre
Qui se fend soudain au milieu.
Un follet siffle tant qu'il peut !
D'un fil d'or plus fin que cheveu
La bûche, tout doux, se festonne.
Au centre, s'embrouille le nœud
Des grandes couleurs de l'automne.

Silencieuse comme un pâtre,
Toute seule et pareille, un peu,
A quelque croyant idôlâtre,
Moi, je déchiffre cet hébreu.
Dehors, la lune ; ou bien il pleut.
Mon rêve doucement mitonne
Et revoit, oubliant le lieu,
Les grandes couleurs de l'automne.

ENVOI

Va ! Si mon cœur brûle et s'émeut
Comme toi, mon feu monotone,
C'est qu'il porte aussi, plein d'adieu,
Les grandes couleurs de l'automne.

BALLADE DE L'HEURE ET DU FEU

Pour distraire un petit cette saison maussade
Où fut le triste été sans cesse agonisant,
Où, nuit et jour pourris sous une averse fade,
Les prés n'eurent, les soirs, jamais un ver luisant,
S'il nous faut découvrir le passe-temps plaisant
Qui console ce cœur que l'on a sous la pluie,
Sagement méditons le dire paysan :
« Avec l'heure et le feu, jamais on ne s'ennuie. »

L'automne va venir, cette grande malade.
Jouant de cent reflets aux couleurs du faisan,
Ses feuilles s'en iront en folle débandade,
Et sa pourpre et son or seront, décor grisant,
Ouvrage de la Mort, très habile artisan.
En l'attendant parmi les cendres et la suie,
Rallumons dès ce soir le grand feu bienfaisant.
Avec l'heure et le feu, jamais on ne s'ennuie.

Car la pendule avec sa petite saccade
Qui répond dans un coin aux bruits du feu jasant,
Car l'heure et son refrain de gnome en embuscade,
Car le feu qui tout bas nous parle — ou soi-disant, —
(Monotone duo qui va nous amusant)
Aident à rêvasser notre front qui s'appuie,
Et, quand on sait goûter leur charme reposant,
Avec l'heure et le feu, jamais on ne s'ennuie.

ENVOI

O bûche dont l'ardeur brûle en te détruisant,
Tic-tac au bout duquel sera notre âme enfuie,
Je te remercie, ô jeu cruel et complaisant !
Avec l'heure et le feu, jamais on ne s'ennuie.

BALLADE BERTHE

Berthe, ma fidèle servante
Qui me traitez en nourrisson,
Et, qu'il fasse beau, pleuve ou vente
Me cuisinez chair et poisson,
Qui toujours êtes là, fervente,
Afin que je m'en trouve mieux,
Je souhaite, longtemps vivante,
Qu'un jour vous me fermiez les yeux.

Vous n'êtes pas femme savante.
Ce n'est point là votre façon.
Telle qu'elle est, votre chanson
M'agrée, et, certes, je vous vante
De n'être rien que la suivante
Autour de mon front studieux.
Un jour viendra l'heure émouvante
Où vous me fermerez les yeux.

Parfois la vie est énervante,
Et je gronde et fais la leçon.
Certains jours, une humeur mouvante
Me fait sacrer comme un garçon.
L'amitié n'est pas décevante
Entre nous, pourtant. Toutes deux
Faisons la paix l'heure suivante,
Avant que de fermer les yeux.

ENVOI

O bonne présence qui hante
Ma solitude, soins pieux,
Quand viendra la grande épouvante,
C'est vous qui fermerez mes yeux.

BALLADE DES MOTS-CROISÉS

Fût-ce l'ennui, fût-ce le rhumatisme,
Chagrin, remords, deuil (quel que soit l'aspic
Qui mord le cœur,) plus variés que prisme,
Pour écourter les heures — sans freudisme —,
Longue manie, inestimable tic,
Sans que jamais l'attention dévie,
Nous excitant comme gravir un pic,
Les mots-croisés, c'est l'oubli de la vie.

Par eux voici que l'eupéanisme
S'est accompli sans que, (c'était le hic,)
Guerre survint, sans que nul héroïsme
Versât le sang pour tel but, pour tel schisme,
Puisque partout, sans mic mac ou mac mic,
Pareil souci tous les peuples convie
A jumeler dans un commun mastic
Les mots-croisés, cet oubli de la vie.

Universel, innocent catéchisme !
Son seul orgueil est qu'un même ombilic
Serve à plusieurs et que, joints par un isthme,
Deux mots distants tels que *sublime* et *flic*
Par l'I central ferme et droit comme un stick
Soient empalés, laissant l'âme ravie
A qui faisait, juif, prêtre ou bien laïc,
Des mots-croisés, cet oubli de la vie.

ENVOI

Va, haine humaine ! Exhale ton envie !
Tue et détruis ! Le suprême couic
Nous trouvera cherchant, ô Copernic !
Nos mots-croisés, cet oubli de la vie.

BALLADE DES ÉCHECS

Sur l'échiquier, luisant miroir,
Quand brillent, rangés en bataille,
Deux peuples : l'un du plus beau noir,
L'autre du plus beau jaune paille,
Quand, redressant leur haute taille,
La reine et le roi, couple fat,
Se rengorgent comme à Versaille,
Qui va donner l'échec et mat ?

Chacun fera tout son devoir
Comme il pourra, vaille que vaille.
Le roi tremble en son étouffoir.
Fous, chevaux, tours et valetaille,
Tout le monde bientôt s'égaille,
L'action s'engage... A dieu vat !
L'un se défend et l'autre assaille ;
Qui va donner l'échec et mat ?

Les pions vont à l'abbatoir.
Le cheval rue et le fou raille;
Tandis que, lente à s'émouvoir,
La tour, ronde comme futaille,
Attend, pour lancer sa mitraille,
L'occasion d'un exeat.
— Échec au roi ! — Bien ! Qu'il s'en aille !
...Qui va donner l'échec et mat ?

ENVOI

Reine dont l'orgueil ne défaille,
Plus puissante que Goliath,
Crains le pion, humble canaille
Qui va donner l'échec et mat.

BALLADE DES DOMINOS

Les dominos, ce jeu qu'on joue
Honnêtement de père en fils,
Nous font oublier la gadoue
Du siècle, en attendant des lis.
Jouons donc ! *Age quod agis !*
Ils ne donnent, malgré Barbusse,
Voire au Temps du Conseil des Dix,
Que battements de cœur de puce.

Nous voici, le rouge à la joue,
En plein dans la bataille. Oh ! Hiss !
Celui qui l'a, jamais n'avoue
Qu'il possède le double-six.
Chacun l'attend. Candeur ! Tandis
Que le Français s'allie au Russe,
Vivent, quand sort le fameux bis,
Nos battements de cœur de puce !

Si la partie enfin se noue,
Si le plus fort serre la vis,
On ne fait que très peu la moue :
Le vieux beau, la petite miss,
La dame mûre, l'Adonis,
Car, même le juif sans prépuce,
Tous n'ont, oubliant leur pubis,
Que battements de cœur de puce.

ENVOI

Gardez-nous, ô dominos, (fut-ce
Si doit la corde, *a remotis*,
Quelque jour nous rompre l'axis,)
Nos battements de cœur de puce

BALLADE SAINTE THÉRÈSE DE LISIEUX

O dame de lumière apparue ici-bas,
Thérèse de Lisieux, Normande souveraine,
Invisible héros de gracieux combats
Pour la grande pitié de la pauvre âme humaine,
Encor que ma payse et ma contemporaine,
Vous qui de cette terre avez fait votre ciel,
Incroyante, ne puis vous faire une neuvaine.
Permettez cependant que je chante Noël.

Notre temps en révolte allait tomber bien bas,
Poussé par l'appétit féroce qui l'entraîne.
Vous êtes arrivée au plus noir des sabbats,
Ange contre la bête, amour contre la haine.
Vaillamment, au milieu de la mauvaise graine,
Blanche, vous jardinez, spectre immatériel,
Et la moisson revient sur l'aride domaine.
O douceur, permettez que je chante Noël !

Les poètes, parmi les grossiers ébats
Où, partout, âprement, le monde se démène,
Souffraient comme mourants jetés sur des grabats.
Vous, de la rose étant la cousine germaine,
Vous souriez vers eux, très gentille marraine,
Demoiselle aux grands yeux qui portez l'arc en ciel
Autour de votre tête au long voile de laine....
O Muse, permettez que je chante Noël !

ENVOI

D'autres iront vers vous pour raconter leur peine.
Moi je ne veux ici que des fleurs et du miel.
En l'honneur des décrets de l'Eglise Romaine,
O sainte, permettez que je chante Noël !

BALLADE A LA MÈME

Sous les ampoules électriques
Où règne le plus pur pompier,
Pour attirer les Amériques,
Aubaine du futur fripier,
Poussent les roses en papier.
Pauvre sainte, hors de ta niche,
Que viens-tu faire en ce guépier,
Sous ta châsse de nouveau riche ?

Les croix, les bûchers et les triques
Que demandaient pour marchepied
Tes désirs les plus chimériques
N'étaient rien, près de ce trépied,
Devant quoi bobonne et troupiér
Viennent oublier leur matchiche.
O ton beau songe estropié
Sous ta châsse de nouveau riche !

Bazar de nonnes hystériques,
Billets de banque de croupier,
Drapeaux qui dansent des pyrrhiques,
Quel mal te fait-on expier ?
L'ancien se pouvait copier
Puisque le génie est en friche !
Las ! Te voir bête comme pied
Sous ta châsse de nouveau riche !

ENVOI

Ne sens-tu pas, puant clapier,
Foule que tant d'horreur entiche,
La sainte triste t'épier
Sous sa châsse de nouveau riche ?

BALLADE NOTRE-DAME

Je ne crois pas en vous, Marie,
Mais en votre pouvoir je crois.
Depuis les âges que, marrie
Et se débattant dans la poix,
Vers vous la foule joint les doigts,
Il se doit concentrer, ô reine,
Dans votre marbre ou votre bois,
Une effrayante force humaine.

Lorsque le mai, dans la prairie,
Au détour des champs et des bois
Fait la dure épine fleurie,
A vous le plus charmant des mois !
Serait-ce en vain qu'on en fit choix ?
Le printemps et sa neuve haleine
Font remonter après les froids
Une effrayante force humaine.

Ivre de mal et de tuerie,
Le monde ne veut plus de rois.
Voici la rouge confrérie
Qui prétend nous dicter ses lois.
Nous serons broyés sous le poids,
Où que l'âpre aujourd'hui nous mène.
Prêtez, Marie, à nos effrois,
Votre effrayante force humaine.

ENVOI

Croyant ou non, qui que tu sois,
Pauvre humain geignant à la peine,
Aime Marie à qui tu dois
Une effrayante force humaine.

AUTRE BALLADE A LA MEME
(NON ORTHODOXE)

Vierge de ville ou vierge campagnarde,
Blonde aux yeux bleus de modeste maintien,
Métal ou marbre ou vieux bois qu'on refarde,
Sainte-Marie, ô vigilant gardien,
Faut-il songer, toi qu'honorent si bien
Cierges et fleurs et ferveur enfantine,
Que, pour répondre, ouvrant ton manteau bleu,
Malgré ta voix de chapelle sixtine,
Si tu parlais, ce serait en hébreu ?

Que, dans l'horreur d'une marée hagarde,
Vienne à sombrer quelque bateau chrétien,
Vierge des Flots de Grâce ou de la Garde,
Fantôme blanc, astre des coups de chien,
Les naufragés, qui n'y connaissent rien,
S'agenouillant quand la mer se mutine,
Ne savent point, alors qu'ils font leur vœu,
Qu'en les sauvant, brick, barque ou brigantine,
Si tu parlais, ce serait en hébreu.

Au carrefour que traverse la harde,
Nichée au creux de ce chêne ancien ;
Dans ta chapelle accroupie et bâtarde,
Lieu de miracle où le bon peuple vient ;
Parmi des ors, trésor aérien
De cathédrale antique ou byzantine,
Soit ton autel de grand prix ou de peu,
Dame d'ici, sous ta robe agentine,
Si tu parlais, ce serait en hébreu.

ENVOI

Reine au doux front couronné d'églantine,
Bien que tu sois, sainte Mère de Dieu,
Occidentale et non pas levantine,
Si tu parlais, ce serait en hébreu.

BALLADE A MADAME LA MORT

Qui que tu sois, fille ou garçon,
Au bord du final baptistère
Tu recevras, froid nourrisson,
Le grand baptême de la terre.
Te portera marraine austère
Qui, tous, tôt ou tard, nous endort
Et nous couche dans le mystère.
— Salut à Madame la Mort !

Sans plus de chaleur qu'un glaçon,
Dans ta fosse, étroit monastère,
Tandis que tu payes rançon,
De ton corps pourtant délétère
Se nourrit et se désaltère
Quelque racine qui se tord
Et dont naîtra tout un parterre...
— Salut à Madame la Mort !

Tâche d'apprendre ta leçon,
Humain, devant qu'on ne t'enterre !
Toi qui n'es qu'un futur buisson,
Goûte la vie en chaque artère.
Jamais elle ne réitère
Et tu peux, terminé ton sort,
Dire au tombeau qui t'oblitére :
« Salut à Madame la Mort ! »

ENVOI

O toi, l'éternelle adultère
Qui fais signe de l'autre bord,
A nous ta funèbre Cythère.
— Salut à Madame la Mort !

BALLADE VILLON

(EN HOMMAGE A CELUI DONT J'EMPRUNTAI LA FORME)

Or ça, maître François Villon,
On te connaît plus d'une tache !
N'ayant pas vaillant un oignon,
Le vol fut bel et bien ta tâche.
Tu n'étais après tout qu'apache,
Mais tes blanches neiges d'antan
Empêchent toujours qu'on se fâche.
Voleur ? Grand poète, pourtant !

Ta muse jamais n'a baillon,
Même au cachot où l'on te cache.
Rimant ta mort sous le haillon,
Certes, tu ne fus pas un lâche !
Paillard, mâquereau, voire vache,
Changeant en poème épatant
Jusqu'au pet que Margot te lâche,
Voleur ? Grand poète, pourtant !

Au déduit avec ta souillon,
Ou lorsque ta mère t'arrache
Ces vers pleins d'un pieux rayon,
Faut-il que ton âme ne sache
Voir le futur qui s'amourache
De toi, l'ivrogne hoquetant,
Et, tes vers, les mâche et remâche?...
Voleur ? Grand poète, pourtant !

ENVOI

Va ! Bois, et baise, et vole, et gâche !
En avoir commis tant et tant !
Corde et prison — mais quel panache !
— Voleur ? Grand poète, pourtant !



TABLE

Préface	5
Ballade des Rombières	7
Ballade des Cheveux Coupés	9
Ballade de quelques dames légionnaires	11
Ballade de la Confusion des Genres	13
Ballade des Ailes	15
Ballade de la Politique	17
Ballade de l'Astrologie	19
Ballade du Fisc	21
Ballade de la T. S. F	23
Ballade du Cinéma	25
Ballade de la Semaine de Bonté	27
Ballade des Sports	29
Ballade des Pauvres juifs	31
Ballade du Cœur	33
Ballade de la Ballade	35
Ballade de mes Poupées	37
Ballade du Feu	39
Ballade de l'Heure et du Feu	41
Ballade Berthe	43
Ballade des Mots-Croisés	45
Ballade des Echecs	47
Ballade des Dominos	49
Ballade Sainte Thérèse Lisieux	51
Ballade à la Môme	53
Ballade à Notre-Dame	55
Ballade à la Môme	57
Ballade à Madame la Mort	59
Ballade Villon	61

Achévé d'imprimer
le 15 Mars 1939 sur les Presses
de l'Imprimerie Spéciale des Cahiers d'Art et d'Amitié
dirigés par Paul Mourousy
par A. Nicolas à Niort
(Deux-Sèvres)



LES CAHIERS D'ART ET D'AMITIÉ

Editions PAUL MOUROUSY
151, Rue de Grenelle, PARIS (VII^e)

EXTRAIT DU CATALOGUE :

ANDRIEU (Pierre)
Près de Tol. 10 fr.
ARNOLD-BENNETT (Marguerite)
Un Coin de France 18 fr.
ARGELIN (Max)
Atmosphères. 10 fr.
La Création Sans Dieu . . . 10 fr.
L'Eloquence des Ombres . . 10 fr.
CHEVALLIER (Simone)
Paysages d'Etangs. 15 fr.
CARBET (Claude et Magdeleine)
Piment-Rouge 10 fr.
CASALIS (Mary)
Débuts 10 fr.
Première Suite 12 fr.
DELAHUE-MARDRUS (Lucie)
Temps Présents 10 fr.
ELOT (Maryse)
La Symphonie d'Amours . . 10 fr.
ERLANGER (Baron Emile d')
Abraham sur le Gd Aqueduc. 10 fr.
FABRE (Dany)
Adieu Jeunesse 10 fr.
FRANTEL (Max)
Dialogue sur la Tombe des
Hommes 10 fr.
HÉBERT (Jacques)
Rêves Inquiets 10 fr.
Un Solr, un poète 10 fr.
KRAFFT (Jacques G.)
D'orgueil et d'Azur 10 fr.

LAMBERT (France)
Rêves sur le Rivage 10 fr.
Reflets du Feu 10 fr.
LAURAND (Luce)
La Clairière de Daphné . . . 10 fr.
LAURENT (Jean)
Poissons d'Or. 15 fr.
LENOIR (Yvonne)
La Marseillaise 10 fr.
La Voix des Fées 10 fr.
La Part du Loup 16 fr.
LOISY (Jean)
Suite Basque. 10 fr.
Suite Nivernaise 15 fr.
Odes, Stances, Chansons . . 15 fr.
MASSON (Madeleine)
A une Jeune Panthère . . . 10 fr.
MILLET (Raymond)
Appel de l'incertain 12 fr.
MORAND (Paul)
Des Notes 12 fr.
ROCHEFORT (Janik de)
Les Épanouissements 10 fr.
SANDY (Isabelle)
L'Enchantement 15 fr.
ROBERT (Gabriel)
La Pénombre du Sang 10 fr.
QUÉMY (Robert)
Adolescence 10 fr.
VERGÈS (Louis-Henry)
Retour de Solitude 10 fr.